

VIOLENCES EN MILIEU SCOLAIRE ET BANALISATION DU LANGAGE

L'ouverture des médiations de la parole

Jean-Pierre Durif-Varembont *et al.*

L'Esprit du temps | *Adolescence*

2013/1 - n° 83
pages 95 à 106

ISSN 0751-7696

Article disponible en ligne à l'adresse:

<http://www.cairn.info/revue-adolescence-2013-1-page-95.htm>

Pour citer cet article :

Durif-Varembont Jean-Pierre *et al.*, « Violences en milieu scolaire et banalisation du langage » L'ouverture des médiations de la parole, *Adolescence*, 2013/1 n° 83, p. 95-106. DOI : 10.3917/ado.083.0095

Distribution électronique Cairn.info pour L'Esprit du temps.

© L'Esprit du temps. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

VIOLENCES EN MILIEU SCOLAIRE ET BANALISATION DU LANGAGE :

L'ouverture des médiations de la parole

JEAN-PIERRE DURIF-VAREMBONT, PATRICIA MERCADER,
CHRISTIANE DURIF-VAREMBONT

L'institution scolaire est un des lieux privilégiés des manifestations de la psychopathologie des adolescents d'aujourd'hui. Ils y expriment leur souffrance identitaire et leurs angoisses liées au bouleversement pubertaire, ce particulièrement sous la forme d'une violence verbale de plus en plus banalisée, mais aussi sous celle de la violence physique ou de certaines pratiques d'exclusion notamment par Internet. Ces violences constituent un mode de relation et de communication, essentiellement entre pairs, individuellement ou en groupe, qui apparaît très en décalage avec les perceptions et représentations des adultes des équipes éducatives mis eux-mêmes en grande souffrance au travail. Voilà ce qui ressort des entretiens semi-directifs que nous avons menés auprès de trente-neuf chefs d'établissements de l'enseignement secondaire de l'Académie de Lyon (seize collèges, onze lycées généraux, douze lycées professionnels). Constituant la phase liminaire d'une recherche plus vaste¹ sur les rapports de mixité et les problèmes de violence en milieu scolaire, ces entretiens nous ont permis d'avoir un premier aperçu sur cette question à travers le prisme des responsables hiérarchiques.

1. Recherche contractualisée avec l'ANR-09-ENFT-006 : *Pratiques genrées et violences entre pairs : les enjeux socio-éducatifs de la mixité au quotidien en milieu scolaire*. Équipe interdisciplinaire associant des chercheurs des laboratoires CRPPC (EA 653) et Triangle (UMR 5206).

Ces faits de discours, non équivalents à des faits d'observation de la réalité des pratiques, sont en grande partie confirmés par la phase actuelle d'observation et d'écoute effectuée plusieurs demi-journées par semaine dans cinq établissements représentatifs. Le dépouillement et l'analyse des données des entretiens croisés à celles des premières observations tirées de l'immersion sur le terrain et de l'expérience clinique auprès d'adolescents nous permettent de proposer ici une lecture en termes de modalités contemporaines d'expression des processus psychiques adolescents, en dégagant des pistes de compréhension, et donc d'ouverture, de cet enfermement dans la banalisation de la violence, en particulier dans sa dimension langagière.

BANALISATION DES VIOLENCES, CANALISATION DU PULSIONNEL

Dans la plus grande majorité des établissements, les violences verbales prennent la forme d'insultes, de langage vulgaire et ordurier, et de remarques méprisantes sur le corps d'autrui. En collège, les insultes sont très fréquemment à caractère sexuel, surtout quand ce sont les garçons qui s'adressent aux filles, la réciproque ne fonctionnant pas en symétrie. En lycée, quelle que soit la filière, les violences verbales sont massivement présentes sur le mode du langage ordurier, là aussi extrêmement banalisé. Ces violences prennent plus souvent la forme de menaces que d'insultes explicites. L'homophobie constitue un fond d'ambiance sous-jacent qui s'explique dans certaines situations relationnelles ou dans un contexte d'idéal machiste comme celui de plusieurs des lycées professionnels participant à la recherche. Même s'il apparaît difficile de quantifier ces phénomènes, nos observations mettent en évidence bien moins de violence verbale à caractère sexuel en lycée qu'en collège, mais bien plus de pression du groupe d'appartenance en matière de normes de comportement et de langage. Comme au collège, la différence entre les garçons et les filles tend à s'estomper : les filles utilisent de plus en plus un langage ordurier et deviennent parfois capables de grande violence physique. Reste à savoir si la violence de ces adolescentes traduit une évolution du mode d'expression de leur souffrance psychique dans un contexte institutionnel de virilisation des comportements, ou si elle résulte davantage d'une saillance dans la

perception des adultes qui ne s'attendent pas à ce type de comportement de la part des filles. En tout cas, ces premiers résultats confirment globalement ceux des travaux antérieurs en France (Charlot et coll., 1997 ; Debarbieux, 1996, 1998).

Deux caractéristiques récurrentes nous interrogent sur la fonction du langage sexualisé et ordurier : d'une part sa banalisation par les élèves, et d'autre part le décalage d'appréciation du caractère violent ou non de ces comportements entre les élèves et les professionnels : « Pour ce qui est des violences verbales, ils ont une grande facilité à se dire “ putain de ta mère ” ou “ va te faire enculer ”... Ou alors vraiment des termes assez lourds. C'est dans le langage courant. Quand on va reprendre quelqu'un sur ça, il va nous dire : “ mais bon, moi je l'ai dit comme ça, quoi ! Je ne pense pas à ce que je dis, quoi ”. C'est dans l'ordre des choses », nous confie par exemple un proviseur.

Cette violence semble systématiquement banalisée par les élèves, qui la qualifient de « jeu » ou de « rigolade ». Tout se passe comme si, ne connaissant que ce mode de fonctionnement, ils y étaient habitués, voire complètement enfermés. Car si, pour les adultes, ce langage reste une forme de violence verbale, pour les jeunes, il est perçu comme normal et vécu comme faisant partie de leur langage quotidien. Ces adolescents ne comprennent donc pas pourquoi ils sont repris et parfois sanctionnés par les adultes. Il y a ainsi une sorte de paradoxe dans le maniement même de ce langage : à la fois, les jeunes le reprennent entre eux comme code normal de communication : « C'est comme ça qu'on fonctionne ! », « Tout le monde le fait ! », et cependant, dans le même temps, ils peuvent prendre l'insulte au pied de la lettre et aller « tabasser » son auteur, ou encore certaines fois avoir honte de répéter devant un adulte ce qu'ils ont dit à un camarade.

La banalisation de cette violence peut s'interpréter du côté d'une annulation des différences (langage non différencié selon l'interlocuteur) et de la minimisation : elle peut effectivement fonctionner comme justification après-coup pour éviter les sanctions, elle peut traduire une réelle méconnaissance de la norme ou révéler une soumission à la loi du groupe d'appartenance, sur le même principe que l'omerta. Elle peut également s'entendre, sous son aspect défensif, comme un certain enfermement dans ce langage assurant pour eux une fonction répétitive de

décharge dans les mots plutôt que dans les actes et ceci contrairement à la crainte, exprimée par la plupart des chefs d'établissements et des enseignants, d'un dérapage de la violence verbale vers la violence physique. Les élèves s'adressent ainsi entre eux, au risque parfois de le faire aussi avec les adultes, sans prise en compte de la différence intergénérationnelle. La non reconnaissance du caractère violent d'un acte pour autrui, le déni de l'aspect transgressif, la minimisation des effets sur la victime, y compris par elle-même, sont des phénomènes difficilement compréhensibles par des adultes qui n'y reconnaissent pas leur propre adolescence, d'où leur sentiment d'un décalage d'appréciation entre eux et une certaine surdité à entendre ce qui s'y joue de problématique psychique pour les jeunes.

L'insulte cesse toutefois d'être banalisée et banalisable et devient même insupportable lorsqu'elle s'accompagne de mouvements corporels, ou bien quand elle attaque les ascendants familiaux. Pour les élèves, un regard qui fait honte, une tonalité de la voix modulant le contenu langagier habituel ou une insulte aux parents sont ressentis bien plus violemment que l'usage d'un langage sexualisé. Eux-mêmes, à leur tour, manifestent une réaction violente retombant souvent aussi vite qu'elle a surgi. En ce sens, nous faisons l'hypothèse que la banalisation permet sans doute une mise à distance de la force du pulsionnel qu'elle exprime, en même temps qu'une préoccupation narcissique et un traitement psychique de l'effraction pubertaire (Gutton, 1991).

LE LANGAGE ORDURIER : UN TRAITEMENT DU PULSIONNEL GÉNITAL

Le vocabulaire ordurier, très sexualisé, est repris aujourd'hui aussi bien par les garçons que par filles, comme si ces mots constituaient les seules représentations disponibles pour tenter de dire la tension du pulsionnel sous le mode de la provocation. Dans le jeu de miroir avec les pairs, l'agressivité signe à la fois le désir du lien à l'autre et la méfiance qu'il inspire du fait d'être un vecteur pulsionnel. Un garçon peut dire à une fille « bonjour ma pute » sans que celle-ci, suivant le ton et le contexte, ne s'en offusque vraiment. Un chef d'établissement de collège de résumer ainsi la situation : « Les filles ont une défense verbale qui quelquefois peut être violente. Par exemple, on a beaucoup de filles qui disent : “ Tu me

casses les couilles », ou « Va te faire enculer ». C'est assez, c'est assez drôle !... Enfin, c'est des choses que moi, plus jeune, je n'entendais pas. Mais les filles ont un registre d'insulte, de vocabulaire très sexuel. Alors que ce n'était pas le cas, pas trop le cas avant. [...] C'est un langage qu'elles ont bien adopté des garçons. Et la réplique à ces moqueries, très souvent, ce sont les insultes d'ordre sexuel. [...] Comme si quand elles veulent *toucher* un garçon, c'est par là qu'elles vont pouvoir le toucher. » Ce terme « toucher », utilisé par l'interviewé adulte, est repris ici du langage même des élèves, qui signifient par là « affecter », voire « blesser » (narcissiquement) plutôt que véritablement toucher au sens corporel du terme. Comme si le sexuel, impossible à travailler métaphoriquement, transparaisait directement dans le discours.

Ce langage cru traduit en ce sens une mise en représentation du pulsionnel coupé de l'affect et du courant tendre, où le fait de « toucher » l'autre est autant une manière de le chercher que de se chercher soi-même. Il permet d'éviter de se reconnaître affecté tout en indiquant sa fragilité narcissique par la mise à distance agressive d'autrui. D'une certaine manière, la question du désir indiqué par le trouble est refoulée, recouverte par une mise en scène de la pulsion dont l'objet est coupé métonymiquement, au moins de façon transitoire, chez des sujets confrontés au bombardement pulsionnel du début d'adolescence. Ce langage ordurier, rabattant le génital sur l'anal, est en effet particulièrement employé par les collégiens, au moment où le corps infantile devient un corps pubère, et beaucoup moins par les lycéens.

Et si le recours à la catégorisation sexiste peut s'interpréter comme mécanisme de défense contre l'angoisse de castration, il peut aussi être envisagé comme tentative de solution pour résoudre la crise identitaire et narcissique de la puberté au moyen d'une expérience de « certitude » représentée par l'ancrage stéréotypique. Le repli sur des stéréotypes de genre apparaît en effet comme un essai de consolidation identitaire jusque-là fragile, en s'étayant sur des traits identificatoires considérés comme évidents et partagés par le groupe d'affiliation. À noter néanmoins que les filles, en adoptant des habitus masculins (les « couilles » en sont un exemple paroxystique), transgressent quelque peu ces stéréotypes tout en s'en défendant.

L'enfermement dans le langage cru et dans le maniement stéréotypé des catégories établies en fonction de l'accessibilité sexuelle de l'objet fait partie, selon nous, de ce traitement identitaire et narcissique que ces adolescents mettent en scène dans une structure de sollicitation sociale particulière, celle de l'école où sont convoquées à la fois les figures du « frère », comme double spéculaire tendant le miroir de son être, et celles de l'autre différent, vécu comme intrus ou persécuteur. À l'école, les adolescents passent ainsi une grande partie de leur temps à « se traiter » comme ils le disent eux-mêmes, et finalement peu importe « de quoi », l'important étant le processus de traitement lui-même. Cette lecture est confirmée par ces autres modalités de traitement que sont les jeux de mains, la recherche incessante d'éprouvés corporels et l'insistance du port d'insignes identitaires (le look du vêtement et de la chevelure).

Si la puberté a comme effet principal de faire basculer le sexuel infantile, via le génital, vers le sexuel phallicisé de l'adulte, comme le montrent les travaux de F. Marty pour qui « le génital est la traduction pulsionnelle du processus d'adolescence »², elle confronte aussi l'adolescent au « déchirement du voile phallique »³ et à l'énigme, qui prend figure du féminin pour les deux sexes, de ce qui échappe aux représentations et objets ordonnés à la logique phallique. Le langage ordurier utilisé par ces adolescents et adolescentes en témoigne, donnant au féminin, quand il ne l'élimine pas purement et simplement, une place tout particulièrement dévalorisée.

LA DÉCHIRURE PHALLIQUE AU RISQUE DU FÉMININ

Adressés aussi bien par les filles que par les garçons, « pute » ou « vache » sont les qualificatifs féminisés les plus habituellement attribués aux filles. Pour les garçons, leur emploi participe de ce « rabaissement » défensif de l'objet dans la vie amoureuse tel que Freud (1912) le décrivait pour certains névrosés de son époque. Nous avons affaire au même processus à l'œuvre pour certains adolescents ayant probablement été confrontés à un excès de séduction maternelle dans l'enfance. En effet, si

2. Marty, 2009, p. 31.

3. Lesourd, 1990, p. 39.

la séduction maternelle vis-à-vis de l'enfant est incontournable pour construire un lien suffisamment narcissisant, c'est à condition qu'elle soit limitée et éphémère (Guyomard, 2009), sous peine de succomber à un pulsionnel ravageant, entraînant une horreur de cette séduction et plus tard « la haine du féminin » (Proia, 2009). Faute de la constitution de l'ambivalence, la défense contre l'emprise incestueuse de la femme dans la mère, réactivée à l'adolescence, s'opère alors par le clivage d'une pulsion désintriquée du désir inconscient figurée par la putain comme femme tentatrice et d'un désir pur sans érotisation représentée par la sainte mère salvatrice et protectrice exaltée comme Tirésias (Proia, Chouvier, 2008), ou invoquée sous la forme transgressive du « nique ta mère » ou « NTM ».

Au milieu de cette profusion de mots très crus et à connotation sexuelle, la famille est ainsi régulièrement « référencée » sous la forme des insultes faites à la mère (invitée à se faire prendre par un taureau), plus rarement au père traité d'homosexuel passif. Pour ces jeunes en pleine « permutation symbolique des places » (Legendre, 1990), la question de la filiation évoquée sous la forme transgressive de l'inceste est ainsi logiquement réactivée par la possibilité procréatrice de la sexualité génitale. Le rapport de substitution de la mère à la putain a déjà bien été mis en évidence par Freud (1910) dans ces enjeux de réviviscence incestueuse. Il n'est donc pas étonnant de le retrouver mentionné fréquemment, comme en témoigne par exemple un directeur de collège : « Et ils s'insultent, ouais ils s'insultent vraiment facilement, avec une connotation sexuelle liée à la famille aussi. “ Putain de ta mère ”, “ Va niquer ta mère ”, ou des termes comme ça. C'est très pratiqué par les garçons, ça l'est aussi beaucoup par les filles maintenant. C'est un vocabulaire qu'on entend facilement. »

Pour les filles qui reprennent à leur compte l'attribution de la putain (« Oui, j'en suis une ! ») ou qui se virilisent en adoptant les mêmes comportements ou le même mode de langage que les garçons, il s'agit plutôt, au-delà d'une seule stratégie de survie dans certains milieux scolaires ou professionnels, d'une véritable tentative de positionnement subjectif du côté de la jouissance phallique en renonçant au moins provisoirement à l'incomplétude phallique du féminin. Pour les deux sexes, il semble bien que le mécanisme de défense dominant, servant à

contenir l'angoisse d'effondrement narcissique et l'angoisse de castration, soit le clivage entre la putain comme figure de la pulsion brute et la mère sacralisée comme objet tabou non érotique, clivage oscillant entre le viril et ses exigences comportementales et la « femmelette » comme figure de la destitution phallique. Ce clivage paraît indiquer la désintrinsication pulsionnelle à l'œuvre dans le temps post-pubertaire tout autant que le refus inconscient provisoire de la bisexualité psychique.

La manière des garçons de ne pas renoncer au tout phallique passe par la constitution projective paradoxale de la fille comme objet de son désir sans désir propre, ou à l'inverse « qui ne pense qu'à ça », et comme responsable d'un trouble dans lequel ils ne seraient absolument pour rien (J.-P. Durif-Varembont, 2005). Un tel traitement de la fille a selon nous deux fonctions : d'une part, il met à distance la menace que pourrait constituer le désir d'une femme, ce désir remettant en cause la construction de repères virils ordonnés par la logique phallique. Et d'autre part, il diminue pour l'adolescent le risque de sortir du trait identificatoire de reconnaissance de son groupe d'appartenance en passant pour ce qu'il ne veut surtout pas être, un homosexuel. « Tafiolo », « pédé » sont en effet des qualificatifs adressés spécifiquement aux garçons : être un mec, « un vrai », c'est surtout ne pas passer pour une fille, l'inverse prenant la forme de l'homosexualité, comme défense massive contre le risque de la confusion des sexes suscitée par le social contemporain et de ce qui est vécu inconsciemment comme une chute phallique.

UN DISPOSITIF D'OUVERTURE À LA PAROLE : LES ATELIERS DE MÉDIATION AVEC LES ÉLÈVES

L'état des lieux des rapports de mixité et des violences en milieu scolaire fait dans cette recherche, rejoint les observations tirées de la pratique professionnelle des enseignants. Leurs remarques écrites dans les carnets de liaison ou de correspondance des élèves sont révélatrices de ces phénomènes d'agressions et de transgressions dont les plus courantes sont rassemblées sous le terme d'« incivilités ». Les enseignants rencontrés confirment tous la banalisation et la fréquence de ces « petites bagarres et fausses insultes » comme les qualifient certains élèves quand ils en parlent individuellement. Nous l'avons vu, les professionnels craignent toujours

le « dérapage possible » qui peut faire basculer une classe voire un établissement dans une violence beaucoup plus grave. Ils ont aussi le souci de protéger certains jeunes perçus comme plus vulnérables que d'autres et qui peuvent devenir des boucs émissaires ou des proies pour certains autres en quête de ces « objets de parade »⁴ que constituent argent, vêtements et objets de marque, téléphones portables et autres objets électroniques.

La gestion exclusivement comportementale des transgressions ayant montré ses limites (J.-P. Durif-Varembont, 2008), beaucoup de dispositifs individuels ou groupaux commencent à être mis en place pour accompagner ce passage adolescent en proposant des possibilités de symbolisation à partir de ce que les jeunes mettent en acte en grande partie à leur insu. Ils y sont et peuvent y rester enfermés si personne ne les entend et n'ouvre avec eux un espace intersubjectif contenant suffisamment le débordement pulsionnel et permettant l'expression des affects et des émotions par la mise en récit et en image. Parmi ces dispositifs, des ateliers de médiation ont été mis en place dans le cadre de la médiation par les pairs, suivant la double perspective de gestion des conflits et de prévention de la violence par les jeunes eux-mêmes (Bonafé-Schmitt, 2000). Constituant un lieu d'écoute et de parole animé par un formateur avec des supports ludiques et divers exercices pédagogiques, ces ateliers réunissent régulièrement un groupe d'élèves volontaires et intéressés, venus après la présentation du dispositif et de sa finalité à l'ensemble de l'établissement. Une compréhension claire des consignes définies au préalable (Ch. Durif-Varembont, 2005) est la condition pour que chacun puisse se positionner le plus sincèrement possible et puisse parler en son nom en évitant les clichés et les stéréotypes. La confidentialité, le non jugement et le respect total sont posés comme règles éthiques et techniques dont les adultes formateurs sont les garants.

Dans et de ce dispositif, les jeunes apprennent à mieux se connaître et à mieux connaître les autres au-delà des rôles, ils découvrent comment les conflits déclenchent des réactions de colère, de peur, de tristesse... Certains retiennent leurs émotions en eux, les dénie ou les refoulent,

4. Lesourd, 1990, p. 84.

comme ils l'ont déjà fait parfois depuis leur plus jeune âge. D'autres expriment beaucoup plus directement ce qui les a touchés lors d'une bagarre ou lors d'une chamaillerie. Ils arrivent progressivement à mieux maîtriser leurs réactions et à « faire la part des choses » : ils s'efforcent par exemple de ne pas confondre l'objet du conflit et les personnes en cause. Ils apprennent à reconnaître et à nommer les sentiments qu'ils éprouvent, mais aussi les effets de leurs émotions dans leur corps. Chacun peut ainsi exprimer la particularité de son vécu émotionnel et écouter celle de l'autre. Pour les accompagner dans cette élaboration, nous travaillons à partir de nos mouvements d'empathie et de nos ressentis, que nous essayons d'identifier avec des exemples : « La peur peut provoquer la gorge qui se serre, des tremblements, la paralysie, on peut être pétrifié de peur ou sous l'emprise de la colère. » Souvent les élèves nous révèlent un fait qui s'est passé dans la cour ou dans la classe, un fait qu'ils ont vécu comme victime, comme témoin ou comme auteur. Chacun peut en parler quand il a retrouvé un minimum de confiance en soi et en l'autre : « La violence est le langage de ceux qui n'ont rien à dire », dit un élève de lycée. Elle est plutôt le langage de ceux qui n'arrivent pas à parler. En fait, ce n'est pas que ces jeunes n'ont rien à dire mais ils ne savent pas l'exprimer autrement. Certains n'ont connu que ce mode d'expression, notamment au sein de leur famille ou de leur quartier. D'autres croient qu'il ne sert à rien de parler parce que la parole a été vécue par eux comme inutile ou trompeuse. Mais la violence n'est pas à confondre avec l'agressivité qui ne cherche pas à détruire l'Autre mais à le provoquer pour qu'il réponde. Cette distinction est importante pour les élèves qui en débattent, non dans une certaine confusion, comme ils peuvent discuter ce qui offense ou non autrui.

Ces ateliers de médiation donnent ainsi l'occasion d'une prise de conscience des gestes et des mots de chacun envers les autres. Ils offrent des moments privilégiés d'apprentissage relationnel. Ils permettent aussi aux adolescents rencontrés de passer progressivement d'une position de méconnaissance (banalisation) ou de jugement moral sur la violence (« c'est pas bien ») à une position éthique (le respect de l'autre comme de soi-même). Ce type de dispositif autour d'une médiation des mots portés sur les différentes formes de violence, notamment sur les insultes et les

injures, produit une ouverture en eux et entre eux. La prise de conscience pour chacun de sa propre violence, le travail de métaphorisation du groupe, comme l'expérience de la parole échangée... constituent, au moins pour certains, les premiers pas pour sortir de l'enfermement d'une violence verbale banalisée.

BIBLIOGRAPHIE

- BONAFÉ-SCHMITT J.-P. (2000). *La médiation scolaire par les élèves*. Paris : ESF.
- CHARLOT B., EMIN J.-C. et coll. (1997). *Violences à l'école. État des savoirs*. Paris : Armand Colin/Masson, 2001.
- DEBARBIEUX E. (1996). *La violence en milieu scolaire. T. 1. État des lieux*. Paris : ESF, 2001.
- DEBARBIEUX E. (1998). *La violence en milieu scolaire. T. 2. Le désordre des choses*. Paris : ESF.
- DURIF-VAREMBONT CH. (2005). Place et prise en compte de la parole dans la médiation par les pairs. In : B. Gaillard (Éds.), *Les violences en milieu scolaire et éducatif. Connaître, prévenir, intervenir*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, pp. 441-444.
- DURIF-VAREMBONT J.-P. (2005). Violence sexiste à l'adolescence ou la peur du désir non reconnu. In : B. Gaillard (Éds.), *Les violences en milieu scolaire et éducatif. Connaître, prévenir, intervenir*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, pp. 155-159.
- DURIF-VAREMBONT J.-P. (2008). La transgression et la structure de la Loi. *Pratiques psychologiques*, 14 : 57-66.
- FREUD S. (1910). Un type particulier de choix d'objet chez l'homme. In : *La vie sexuelle*. Paris : PUF, 1969, pp. 47-55.
- FREUD S. (1912). Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse. In : *La vie sexuelle*. Paris : PUF, 1969, pp. 55-65.
- GUTTON PH. (1991). *Le pubertaire*. Paris : PUF.
- GUYOMARD D. (2009). *L'effet-mère. L'entre mère et fille. Du lien à la relation*. Paris : PUF.
- LEGENDRE P. (1990). La permutation symbolique des places. In : A. Papageorgiou-Legendre, *Leçon IV, suite 2. Filiation. Fondement généalogique de la psychanalyse*. Paris : Fayard, pp. 56-65.
- LESOURD S. (1990). *La construction adolescente*. Strasbourg : Arcanes, Apertura ; Ramonville Saint Agne : Érès, 2005.
- MARTY F. (2009). Le dévoilement du génital. Le génital et la puberté dans l'œuvre de S. Freud. In : Y. Morhain, R. Roussillon (Éds.), *Actualités psychopathologiques de l'adolescence*. Bruxelles : De Boeck, pp. 31-44.
- PROIA S. (2009). Du refus de la féminité à la haine du féminin. In : Y. Morhain, R. Roussillon (Éds.), *Actualités psychopathologiques de l'adolescence*. Bruxelles : De Boeck, pp. 119-141.
- PROIA S., CHOUVIER B. (2008). De Tirésias au refus du féminin. *Dialogue*, 180 :111-123.

Jean-Pierre Durif-Varembont
Univ. Lumière Lyon 2
CRPPC, EA 653
69676 Bron Cedex, France
jean-pierre.durif@univ-lyon2.fr

Patricia Mercader
Univ. Lumière Lyon 2
CRPPC, EA 653
69676 Bron Cedex, France
patricia.mercader@univ-lyon2.fr

Christiane Durif-Varembont
Collège Fromente
1, route de Champagne
69370 Saint-Didier au Mont-d'Or, France
chris.dv@free.fr